

Munster, 15/6/2020

Memento

EHPAD FOYER CAROLINE

Munster
sous le règne du coronavirus

.....

....

« Ehpad » est devenu un mot courant que vous servent les journaux et autres médias.

Qu'est-ce qu'un Ehpad ?

C'est, sans faire de longs discours, un lieu de résidence créé pour recevoir, servir et soigner des personnes âgées dont la solitude, les occupations ménagères, le déficit croissant du cerveau ne répondent plus aux exigences vitales. C'est le moment où la dépendance s'installe physiquement et psychologiquement pour provoquer l'intention de quitter son foyer en vue de se refaire une vie privée et sociale avec tous les facteurs positifs que le choix de l'Ehpad peut présenter en assurant aux résidents calme et bien-être et même des libertés individuelles adaptées au rythme de vie propre à l'Ehpad qu'il soit privé ou public.

C'est une Ehpadienne, à Munster, résidente de l'Ehpad Foyer Caroline qui vous parle sincèrement, avec l'ouverture d'esprit qu'est la sienne. C'est une dame de près de 99 ans qui se permet ce néologisme, parce que bientôt il sera dans votre dictionnaire, vu la pléthore des articles de presse, des reportages télévisés ciblant les Ehpad depuis l'apparition du coronavirus, cette bestiole inconnue, indécente, sournoise, voire diabolique qui aura des millions de morts sur sa morbide conscience et qui laissera l'humanité désemparée.

La démarche aussi pénible que fascinante que je vais entreprendre pour les lecteurs qui pourraient être intéressés par la vie en Ehpad est une tranche de vie particulière.

J'y mettrai mon savoir, mon ressenti, mon vécu, en toute franchise, au service des personnes âgées, au nom de mon expérience de vie, singulière et partagée en maison de retraite, au moment précis où se déclenchent la folie du covid 19, l'ambiance et les retombées du confinement ordonné le 7 mars 2020 sur plan gouvernemental.

A partir de ce moment qui restera dans les mémoires, toutes choses sont liées à la maladie funeste. Certains résistent de haute lutte dont on ne peut pas définir exactement la victoire, si ce terme est approprié à l'incertitude des suites. D'autres sont frappés de plein fouet incapables de se mesurer à l'ennemi déclaré qui les mènera à l'hôpital où le tueur va parfaire son œuvre.

Le mois de mars 2020 signera une liste noire dans les Ehpad. Le foyer paiera également un cher tribut.

Je voudrais signaler à ce sujet, avec vigueur, en première ligne, les initiatives positives des infirmières, debout sur le pont, prenant des mesures responsables, étudiées ensemble, soutenues par la direction et le bureau. Elles dirigeront, le sourire grave, sourire obligé dans les yeux au-dessus du masque chirurgical une levée de boucliers qui emmènera les aides soignantes dans un tourbillon d'actions vis à vis des malades en chambre.

Je suis Marylène Holl-Friz, écrivaine, ancienne présidente du Foyer Caroline. Je viens d'apprendre que mon test sérologique envoyé hier au laboratoire est positif. C'est à ce titre que je continue la rédaction de l'article de presse que voici, fondé sur ce que je glane d'un œil objectif et d'une oreille muette. Je témoigne du monde carolinien.

En ce moment exceptionnel, on lit beaucoup de mal des Ehpad. Je me dois, à partir de ce que l'on comprend cette mise au point du manque de préparation et de vigilance. Songe-t-on que

l'impossible est devenu possible ? Que ces maisons ne stockaient pas des milliers de masques et n'avaient pas dans leurs réserves des blouses bouffantes. D'autre part, toutes les personnes en maison de retraite sont âgées et fragiles. Je réagis, pour sauver l'honneur de ces maisons à travers les soins dispensés pour faire face au plus vite à l'injustice.

Covid 19 rôde et sème la mort. Le monde entier est concerné et les Hommes d'État n'avaient pas non plus pris des décisions d'avant-garde !

Si je suis survivante du mois de mars 2020, guérie par chance exceptionnelle et sans doute aussi grâce à des facteurs héréditaires et volonté d'être, même confinée, fidèle à mon désir de « faire ».

La résignation est pour moi un mot étranger et la résilience n'est pas encore entrée dans mon vocabulaire, mot à résonance molle qui signe un déclin. La souffrance peut aussi enrichir.

Cela ne veut pas dire que l'idée de mort ne m'aura jamais touchée pendant ces neuf à dix semaines de solitude, de doutes imposés par la pandémie. Ayant vécu la guerre de 1939-1945, je suis forcément au fait de la mort violente sans oublier les deuils des familles touchées.

La pandémie Covid 19 n'est pas la guerre comme on l'entend mais est une sorte de guerre froide. L'ennemi restant caché en grand point d'interrogation, n'est pas décelable. Nous connaissons la guerre aux grand jour qui comprend des éléments concrets : ordre de batailles étudié, bombardements, armes, blessés, sang, morts, en rase campagne. Le Covid 19 reste faux jeton.

L'idée de mort, cette angoisse croissante lorsque alitée, je découvrais les annonces mortuaires dans les DNA, lecture obligée à 8H30 après le petit-déjeuner, en chambre bien entendu, me frôlait. Je plongeais dans le vide, instantanément et me remémorais certains drames vécus dans mon existence, alors que je venais de publier un roman alsatique qui relate la rencontre de deux puissances antagonistes, l'amour et la guerre « Fine et Fred », pendant la première guerre mondiale. Ces livres sont en attente de trouver lecteurs. Je m'étonne du détachement accordé à cette déconvenue, malgré le travail de plus d'une année. Ce n'est, eu égard sur le tsunami Covid19, qu'un épisode personnel secondaire. Il existe des hasards, concordances des temps et de faits qui pourraient faire croire à un ajustement organisé à un moment hors normes, inattendu.

J'ai lu et relu dans la presse régionale (DNA) les comportements de deux « consoeurs » pré-centenaires face à la mort. Renée-Jeanne qui a pris avec force et lucidité le sentier scabreux du grand départ en répétant cette petite phrase anodine et cruelle à la fois, mais emplie de messages précis : « Laissez-moi tranquille », alors que sa fille qui la veillait avec grand amour constatait que sa mère avait la ferme intention de se laisser aller dans ce qu'on appelle « le syndrome du glissement » dont elle connaissait l'incontournable recette : le refus du repas.

Plus récemment, photo parlante (DNA), le cas d'une centenaire, mue par son admirable volonté de choisir son ultime départ en s'assurant les soins palliatifs en Ehpad dans son environnement familial.

Ces deux visions sont issues de deux personnalités différentes. Certes, on peut réfléchir, être tenté. J'en ai assez vite fait le tour selon mon propre choix qui ressemble au deuxième. Ma conscience de mère de famille, ma vitalité, mes besoins d'activité ; en sus l'amour et l'amitié me serrant sur leurs coeurs virtuels diluent les images sombres et me remettent d'aplomb avec le même bonheur que lors de mes jeunes années, celui « d'exister ».

Je suis résidente du foyer Caroline (et ce n'est pas un pléonasse) de répéter : « C'est ici que je jouis, en mes derniers jours, d'une tranquille sérénité ». Merci à tous !

Le confinement. Samedi 7 mars 2020.

La maladie se répand comme une traînée de poudre et ne peut pas laisser indifférent notre gouvernement. Des mesures sont prises par le Président, le 1^{er} Ministre le 7 mars 2020. Les mesures qui concerneront des millions de personnes, seront drastiques. Le confinement est annoncé pour nous, les Ehpadien : ce sera la chambre dont notre vie entre quatre murs dépendra, - nous ignorons

la durée – de ce que nous pouvons en faire à part garder le lit, nous laver les mains, nous les passer au gel hydro-alcoolisé, sans oublier les excellents « petit déjeuner », les autres repas nous les souhaitons plus légers.

Les non-alités, debout, dans l'attente d'on ne sait quelle surprise, vont et viennent dans l'isolement et le mouvement : pour moi, dans une chambre de 18 mètres carrés où, entre lit, table, armoire, deux fauteuils et une chaise, je pratique plusieurs fois par jour le footing à petits pas de 15 cm, c-à-dire 45 m répétés trois fois par jour, ce qui fait tout de même 135 m ! Ma hantise, c'est la chute ; je m'agrippe aux meubles.

J'évite d'alerter les soignants, pliant sous la tâche. Lorsque la solitude me pèse j'écris mes pensées, mes plaintes et mes espoirs. La télé, à part les informations covid, ne m'intéresse pas. Le regard fixe, le détail des photos de famille et mes amis, une quarantaine punaisée sur le mur.

Je fais ma toilette seule sauf la douche et le brushing (il n'y a plus de coiffeuse). Je m'installe sans bouger devant la fenêtre pour contempler le paysage des collines avoisinantes, les frondaisons verdoyantes de pousses printanières, derrière la cité Hartmann, la chaîne où s'allongent les ballons vosgiens en gris-bleu. Souvenir, quand tu nous tiens. Je rêve à mon enfance où la montagne était mon luxe de vacances.

Au Foyer Caroline le confinement, on pourrait l'appeler quarantaine mais il dépassera, selon ce que l'on peut conclure ce laps de temps.

Au rez-de-chaussée, personne ne rentre, personne ne sort. Le bureau veille.

Le déconfinement 1. Lundi 18 mai 2020.

Je n'y croyais pas trop, mais le jour arriva où le troisième étage (le mien) se déplaça à la salle à manger à midi. Chaque résident est accompagné d'une aide-soignante. Une personne dans l'ascenseur note à l'entrée.

Obligatoires : les masques bleus, mains lavées au savon, rollators ou fauteuils roulants.

A l'entrée du restaurant, au rez-de-chaussée, arrêt à la bonbonne de gel hydro-alcoolique ; prise par l'infirmière de la température frontale : 35°6 pour moi.

Quatre tables en enfilade de la longueur de la salle, sans nappes (en général distinction particulière du style noble de Caroline), les fauteuils en quinconces ainsi que les couverts, ce qu'on appelle les barrières sanitaires. Une quinzaine de résidents choisiront leur place.

Près du bar un attroupement de serveuses masquées qui nous accueillent, souriantes en tenue d'hôtesse. Je choisis une place non loin d'une fenêtre. Le jardin est en pleine éclosion, c'est rassurant.

Mes voisins s'installent armés de masques qu'ils se dépêchent d'enlever. Personne ne salue personne. C'est pour moi une sensation étrange. On ne sait quoi nous gêne. C'est comme une communauté fragmentée par un élément perturbateur qui n'est autre que le covid 19. La distanciation ouvre-t-elle la porte à la dissociation ?

Je ne vois ni visage ami, ni famille. Le téléphone sonne beaucoup ; mes enfants pleins d'inquiétude doivent se contenter de moyens à ma portée. Des lettres comme jamais me démontrent leur amour, leur attachement viscéral auxquels je réponds, envahie par ce même phénomène de manque, mais également de tendresse, jamais exprimée. Un vrai bonheur !

Mes amies et mon ami centenaire sont présents de tout leur coeur. Au Foyer les différents services sont des plus agréables, même si l'on conçoit que les soignants sont à la limite des interventions multiples.

J'écris mes pensées tous les soirs sur un bout de papier (il en traîne beaucoup sur une table-bureau parmi objets usuels et fleurs). Ces mots d'un moment de vie que mes enfants liront plus tard. Ce n'est pas un cri d'alarme mais le plus souvent l'inepte constatation de la petitesse de l'humaine nature face au danger. Le moral, dans ce no man's land bat de l'aile, au coucher mes yeux s'embuent. Un somnifère pourrait avoir raison de cette tristesse, s'il me permettait de me perdre dans l'oubli de tout.

Le lendemain, le réveil dolent, la toilette revigorante, le petit-déjeuner solide et les DNA pour une heure et demie.

Les hôpitaux explosent d'arrivées, le corps médical est au bout du rouleau, mais tiendra le coup ; c'est dit !

Cependant quelques améliorations s'annoncent.

La musique au balcon ou aux fenêtres grandes ouvertes nous est offerte par nos amis musiciens, Odile chanteuse alto et Bernard accordéoniste. Remontent des jardins, les sonorités de nos chansons préférées que nous chantonnons avec émotion.

Des bénévoles gendarmes et leurs épouses nous proposent des promenades dans l'enceinte de l'Ehpad, une première.

A présent, le skype ouvre les espaces famille. Instauré par ma fille aînée, ce ne sera pas le choix de mes trois autres enfants.

Il y aura aussi de belles lettres émouvantes, des trésors d'amour et d'amitié.

Des fleurs à Pâques et à la fête des mères, les visites de mon fils, autre façon de communiquer semaine après semaine. Il me photographie à chaque rencontre. On pourra nommer ces images « chemins de vieillesse ».

Au petit salon nous sommes à distance obligatoire de 1,5 m, la mesure de deux largeurs de table – désinfectée sous nos yeux. Ce sont des moments intimes où de nos esprits jaillissent autant de bêtises que de sérieux.

Visite de mes filles annoncées pour juin, juillet. Elles vont traverser la France, en espérant que le Grand Est soit vert sur la carte Pandémie.

Enfin ...

Le déconfinement 2 26 mai 2020
et 3 7 juin 2020

Retour des résidents du 2ème et du 1^{er} étage à la salle à manger.

Pour moi, une découverte encourageante ... je retrouve d'anciennes voisines. La conversation, cependant était lente à démarrer mais il y a un courant d'habitudes, de sympathies qui passent sans hâte, peut-être parce que la vie a surmonté la mort, parce que nous sommes attablées, à 1,5 m de distance en train de manger, de boire, de retrouver les gestes familiers. En son for intérieur on se remémore les moments cruels, ces moments insolites avec ou sans la maladie. On n'en parle pas. Chacune garde en elle ce vécu et finalement la survie.

- Pourrais-je avoir un peu de Maggi s.v.p ? demande Anna S à la serveuse.

- Oui, tout de suite !

Voulez-vous du vin rouge ou blanc, Madame Krackes ?

- Du blanc d'Alsace s.v.p avec le poisson.

- Tenez, mettez cette serviette, Madame Boehl !

- J'ai la mienne dans mon rollator. Merci !

- Vous sortez aujourd'hui, Madame Friz ?

- Oui. Un peu, Aurore, l'animatrice, me l'a proposé.

Marcher, réapprendre à marcher, c'est miraculeux. Le soleil, en majesté, je le hume ; le parfum des roses de jardin, je l'inhale profondément tout en découvrant le frémissement des arbres, le ciel par dessus. Quinze minutes de réveil au grand air.

J'ai continué, sans accompagnement les jours suivants.

En chambre

Pour me renseigner, la télé (BFM ou France Info) me livraient les dernières statistiques coronariennes. Ainsi je suis avec consternation le peu de progrès de la recherche pour me jeter en pensée sur « La Condition Humaine » qui a peu changé depuis Malraux.

D'autre part, j'évite la passivité qui nous est devenue familière alors que ma nature préfère l'activité. Je pratique en écrivant chaque jour, soit des lettres, soit des contes, soit des ressentis que je mijote avant de m'endormir. Suivront les prières qui datent de mon enfance (en langue allemande) que ma mère nous instillait chaque soir après le dîner alors que mon père corrigeait les cahiers dont les mensuels annotés avec l'autorité intouchable des instituteurs du début du 19^{ème} siècle. On avait une approche religieuse de l'obéissance, de la liberté, de la nature. Dans mon lit, en face de ce vieux passé, j'étais presque heureuse. Puis, bonne nuit à mes enfants, à travers les ondes et la délivrance du sommeil.

Libérés. Dimanche, le 14 juin à vingt heures.

Le Président parle aux Français.

Ce fut, à mon avis, réconfortant.

Dès demain, 15 juin, nous sortirons du carcan des déconfinements. Une autre vie se dessine.

.....

Le personnel et quelques résidents gardent encore les masques. La prudence reste de mise.

.....

Le 15 juin à 15 heures, première et nouvelle animation qui a tout ce que j'aime : du slam, du scrabble, la manipulation des lettres pour former des mots, mon dada.

Il faudra trouver une formule titre qui nous ouvrira des horizons nouveaux.

Merci, aussi à notre animatrice !

Et l'Après-Covid-19 ?

Je ne suis ni prophète ni moraliste mais j'ai des craintes.

La pandémie Covid 19 menace encore, moins acérée de ses griffes cependant ; et déjà le monde construit son après ...

Quoi de neuf ?

La première question (et elle est d'urgence) serait de faire un inventaire de ce que veut le peuple. Il a l'intention de se métamorphoser, mais le temps court et, rien de bien intéressant n'est proposé, si ce n'est sur l'écologie.

Changer. On ne peut pas le faire du jour au lendemain et déjà on chevauche sur les anciennes habitudes contraires à ce que proposent quelques lumières : on reprend nos pratiques d'avant Covid-19 et que roule le carrosse sur un monde désemparé.

Le virtuel et ses objets miracles reste utile et alléchant. D'aucun – et ils ne sont pas si nombreux – affichent moins d'égo pour se lancer avec respect, amour, générosité dans un protocole humanitaire, écologiste tout en espérant les solutions que proposeront philosophes, savants, artisans ou de simples idéalistes créatifs.

Peut-on se réinventer une Vie ? Je le souhaite ardemment !

Marylène Holl-Friz



Arthur ALBRECHT
Directeur adjoint